

Elli-Kaija Kongas-Maranda (1932-1982)

Dan Ben-Amos

Volume 5, numéro 1-2, 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1081216ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1081216ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)

1708-0401 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Ben-Amos, D. (1983). Elli-Kaija Kongas-Maranda (1932-1982). *Ethnologies*, 5(1-2), 93–96. <https://doi.org/10.7202/1081216ar>

Notice Nécrologique/Obituary

ELLI-KAIJA KÖNGÄS-MARANDA
(1932–1982)

Elli lived in four worlds. She was at home in all, yet none was fully her home. Wherever she was, at any particular period of her life, landscapes of other countries, traditions of other people, and friends in remote cities filled up her world.

Finland was her home — the first. She always retained its views, its literature and traditions, and repeatedly returned to them. In her lecture tour under the auspices of the Nordic Institute for Folklore in 1979, and in her last visit to Finland in the summer of 1982, she was swept by a homecoming rapture, which the dry language of academic reporting could hardly disguise.

America was a home in a dual sense. The universities, Indiana and Harvard, offered the intellectual excitement in which Elli always thrived. The new theories she encountered in the sixties, the interdisciplinary connections that mapped out new directions in off-beaten territories, were challenges Elli undertook with vigor and rigor. At the same time, the Finnish-American community offered the continuity she needed in a strange land. The Finns in America were close enough to know, and remote enough to study, and her dissertation of “Finnish-American Folklore : Qualitative and Quantitative Analysis” (Indiana University, 1963) resulted from her work among them. In the last year of her life she would work on a film *Laskiainen* on winter carnival among the Finns in Palo, Minnesota.

The Lao people of the Solomon Islands offered her a third home. She lived among them from 1966 to 1968 and then visited again for shorter periods of time in 1975 and in 1976. Slowly, their world began to occupy her mind along side the Finnish traditions she loved so much. Their riddles became an intellectual enigma for her, their myths had structures to be discovered and formulated, and in the analysis of the position their women have in their society, she found a way to express her own strong feminism. But more than an intellectual challenge, her writings about the Lau are filled with warmth and compassion for the people among whom she felt so much at home.

Her fourth world was Canada, French Canada in particular. She espoused the country's causes as if transferring the nationalistic traditions that Finland generated in her to the political aspirations of the French Canadians. Quebec was, of course, also her adopted

country by marriage. Ever since she married Pierre in 1963, she considered herself Canadian as well as Finnish. When she joined Laval University in 1976, her identification with the French Canadian intensified, and for her the relations between nationalism and folklore were no longer a mere object of inquiry, but a reality she observed as a participant.

Elli was a passionate folklorist. As a scholar and a member of scholarly societies she did not maintain any distance between herself, her research, and the issues of the day that engaged the academic community at any particular time. While her work often bears the marks of a mathematical intellect such as logical formulas, symbols and structures, behind them was a fervent mind that was completely consumed by its own pursuits. She searched for precision with passion, looked for logical elegance with zeal, and delighted in each discovery with joy and vivacity.

With her death I lost a friend ; we all did. I knew her for the last twenty years, first as a graduate student at Indiana University, and later as a member of the American Folklore Society and when we met we replenished old memories with stories about new experiences. In university life, as anywhere else, friendships have their intense and weak moments, and so did ours. In graduate school we shared ideas as well as pains and joys. Later on, the personal connections weakened, and all of a sudden the scholarly dimension took over. Elli became an entry in a reading list, a question in a doctoral examination. Within a short time, she took a leading position with an international reputation in folklore and anthropology. It was possible to disagree with her, but never to ignore her. She contributed to our discipline in a fundamental way, having the tenacity to address elemental issues with sophistication and erudition. We all lost a great scholar who was also an intense, warm and dedicated friend.

Dan Ben-Amos
University of Pennsylvania

* * *

Elli habitait quatre mondes. Elle était chez elle dans les quatre, mais aucun n'était vraiment le sien. Où qu'elle fût, à quelque période de sa vie que ce fût, c'étaient les paysages d'autres pays, les traditions d'autres gens, et les amis dans des villes lointaines qui remplissaient sa vie.

C'est la Finlande qui était sa première patrie. Elle avait toujours retenu les points de vue, la littérature et les traditions de son pays et y

retournait constamment. Au cours d'une tournée de conférences sous l'égide de l'Institut nordique de Folklore en 1979, et pendant sa dernière visite en Finlande dans l'été 1982, elle avait été transportée de joie par son retour ; c'était une joie que le langage aride du reportage savant ne pouvait guère dissimuler.

L'Amérique était sa patrie en un double sens. Les universités de l'Indiana et de Harvard lui offraient la stimulation intellectuelle dont elle profitait tant ; les nouvelles théories, la connexité interdisciplinaire qui traçait des itinéraires nouveaux dans des domaines peu ordinaires, constituaient des défis qu'elle acceptait avec vigueur et rigueur. En même temps, la communauté finno-américaine lui offrait la continuité dont elle avait besoin dans un pays étranger. Les Finlandais en Amérique étaient assez proches d'elle pour qu'elle les connaisse, mais assez éloignés pour qu'elle puisse les étudier, et sa thèse intitulée « Le folklore finno-américain : analyse qualitative et quantitative » (Université de l'Indiana, 1963) était le résultat de ses recherches parmi eux. Dans la dernière année de sa vie, elle travaillait sur un film *Laskiainen*, qui documentait le carnaval d'hiver chez les Finlandais de Palo, dans le Minnesota.

Le peuple Lau des îles Salomon lui offrait une troisième patrie. Elle vivait parmi les Lau entre 1966 et 1968, pour leur faire de plus courtes visites en 1975 et 1976. Peu à peu, leur monde commençait à occuper son esprit à côté des traditions finlandaises qu'elle aimait tant. Leurs devinettes devinrent pour elle une énigme intellectuelle, leurs mythes avaient des structures à dévoiler et à formuler, et à partir de son analyse du rôle des femmes dans la société Lau, elle trouva le moyen d'exprimer son propre féminisme décidé. Mais en plus du défi intellectuel, ses écrits sur les Lau sont remplis de chaleur et de compassion pour un peuple chez qui elle se sentait tant chez elle.

Sa quatrième patrie était le Canada, en particulier le Canada français. Elle avait épousé les querelles du pays comme les aspirations politiques des Canadiens français par transfert des traditions nationalistes que la Finlande avait engendrées en elle. Le Québec était aussi, bien entendu, son pays d'adoption par le mariage. Depuis son union avec Pierre en 1963, elle se considérait comme canadienne autant que finlandaise. Après son arrivée à l'université Laval en 1976, son identification avec les Canadiens français s'était intensifiée, et pour elle les rapports entre le nationalisme et le folklore ne relevaient plus d'un sujet de recherche, mais bien d'une réalité qu'elle observait en tant que participante.

Elli était une folkloriste ardente. Comme savante et comme membre de sociétés savantes, elle ne gardait pas les distances entre elle, sa recherche, et les questions du jour contestées dans la

communauté savante à un moment donné. Si son travail porte les empreintes d'un esprit mathématique sous forme de formules logiques, de symboles et de structures, derrière ces empreintes se trouvait un esprit fervent totalement absorbé par ses propres recherches. Elle recherchait la précision avec passion, cherchait l'élégance logique avec zèle, se délectait à chaque découverte avec joie et vivacité.

Sa mort m'a fait perdre, nous a tous fait perdre une amie. Je la connaissais depuis vingt ans, d'abord comme étudiante graduée à l'Université de l'Indiana, plus tard comme membre de l'American Folklore Society, et lorsque nous nous rencontrions, nous ajoutions à nos vieux souvenirs le récit de nouvelles expériences. Dans la vie universitaire, comme partout, les amitiés passent par des moments intenses et des moments faibles ; il en était ainsi pour la nôtre. À l'École des gradués nous partagions des idées ainsi que des peines et des joies. Plus tard, le côté personnel s'affaiblissait, pour être tout d'un coup remplacé par la dimension savante. Elli devint un titre de bibliographie, une question posée dans un examen au doctorat. En peu de temps elle occupa une position de tête dans le monde savant, jouissant d'une réputation internationale en folklore et en anthropologie. On pouvait être en désaccord avec elle, mais on ne pouvait jamais l'ignorer. Elle contribua à notre discipline de manière transcendante, en la questionnant sur des choses fondamentales de façon raffinée et avec érudition. Nous avons tous perdu un grand savant qui était aussi une amie intense, chaleureuse et dévouée.

(Traduction de Gerald Thomas)